

Recherches sociographiques



Georges F. MACDONALD et Stephen ALSFORD, *Un musée pour le village global : le Musée canadien des civilisations*

Andrée Lapointe

Volume 31, Number 3, 1990

La santé

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056558ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056558ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lapointe, A. (1990). Review of [Georges F. MACDONALD et Stephen ALSFORD, *Un musée pour le village global : le Musée canadien des civilisations*]. *Recherches sociographiques*, 31(3), 438–439. <https://doi.org/10.7202/056558ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Georges F. MACDONALD et Stephen ALSFORD, *Un musée pour le village global : le Musée canadien des civilisations*, Hull, Musée des civilisations, 1989, 251 p.

La multiplication des publications dans le champ de la muséologie stimule l'intérêt de nombreux chercheurs. On trouve des ouvrages qui décrivent telle ou telle institution, des essais sur l'évolution de la nouvelle muséologie ou des questionnements sur la place qu'occupe cette jeune discipline à l'intérieur des sciences sociales. Au carrefour de ces essais, le livre *Un musée pour le village global* reflète une conception de la muséologie propre au Canada moderne. Il propose une version officielle de l'histoire nationale, révélatrice de l'influence des politiques culturelles fédérales au cours des dernières années.

En rédigeant cet attrayant livre abondamment illustré, les auteurs ont voulu transmettre au lecteur leur passion pour le nouveau Musée canadien des civilisations. Les chapitres, au nombre de dix, expliquent la philosophie du musée et le cheminement qui a mené à sa construction. Ils effacent l'image statique de l'institution muséale traditionnelle qu'était le musée de l'Homme d'Ottawa. Le nouvel établissement devient un lieu dynamique, truffé des gadgets de la technologie moderne et jouant un rôle d'avant-garde dans « l'ère de l'information ». Conçu pour servir de source documentaire au plus grand nombre de lecteurs, le texte pêche parfois par un excès de généralisation. La consultation ardue des notes à la fin du livre et l'absence de bibliographie sont aussi des carences importantes.

Si la vision qui anime MacDonald et Alford affleure tout au long du texte, ne nous en surprenons pas. Tous deux participent activement au projet depuis la formation en 1982 du groupe de travail responsable de la planification du futur musée. Docteur en anthropologie, le premier est attaché depuis 1964 au musée national de l'Homme en tant que spécialiste des cultures amérindiennes du Pacifique. Il en est devenu directeur en 1983. Le second est spécialiste en histoire et en informatique ; ses intérêts pour la technologie des ordinateurs et leurs applications dans le musée constituent une facette importante de l'ouvrage.

Chacun des dix chapitres explicite un aspect particulier de l'établissement, présenté de façon quelque peu banale. Sans les énumérer tous, il s'agit de détailler les fonctions de conservation et de diffusion telles qu'on se propose de les y faire vivre « pour le village global », c'est-à-dire un lieu où se retrouvent peuples et cultures dans un effort de compréhension mutuelle. Le musée est le conservatoire des manifestations culturelles : il en est le symbole, la vision, la vitrine, la cache au trésor et la mémoire. Il a aussi le mandat de communiquer ces manifestations : il devient animateur, éducateur, hôte et masse-média.

De tous les renseignements donnés sur le nouvel établissement, ne retenons que ceux-ci : construit entre 1983 et 1989, il est défini en tant que musée « national » d'histoire humaine, et son rôle est de refléter la politique fédérale en matière de culture. Sa position philosophique est issue de la théorie du village global de Marshall McLuhan combinée à la vision du Canada mise de l'avant par Pierre Elliott Trudeau. Imbriqué dans les politiques officielles du multiculturalisme, on le voit comme facteur identitaire, fierté nationale, pèlerinage du bon citoyen canadien. Le Musée canadien des civilisations y est proposé comme le dernier grand musée construit au XX^e siècle, ce qui est un bilan ambitieux compte tenu des autres institutions érigées récemment dans le monde. Malheureusement, le lecteur qui le visitera sera déçu de ne pas retrouver la vision excitante esquissée dans l'ouvrage.

Voué à l'histoire, l'institution a dû faire des choix quant à sa façon de représenter le Canada. Possédant près de trois millions d'objets, souhaitant attirer un million de visiteurs par

an, elle utilise autant les techniques modernes du Epcot Center que les expositions plus traditionnelles, mais son intervention s'appuie en priorité sur l'animation. On suppose qu'un animateur pourra faire vibrer pour le visiteur les cultures ethniques « canadiennes » comme s'il en était un participant. Une telle approche se révèle peut-être satisfaisante dans un contexte historique où l'on tente de reconstituer des époques bel et bien révolues ou des cultures dont ne subsiste que le folklore. Mais comment une créature fédérale saurait-elle dégager de l'image aseptisée et officialisée qu'elle propose le choc entre les cultures amérindienne, québécoise et canadienne-anglaise? Il ne peut y avoir qu'une version de l'histoire adoptée par l'État.

En plus de nous présenter un court historique de l'établissement, le livre nous fait visiter d'autres musées à travers le monde et décrit les nouvelles ressources mises à la disposition du public. Avec tous ces éléments, il constitue un tour d'horizon exhaustif et passionné de l'évolution de l'institution. Quelques détails agaçants dérangent la lecture autrement fluide de ce texte: l'ajout d'explications sur papier gris est mal effectué et diminue la compréhension; certains termes auraient facilement pu être traduits en français (p. ex., les titres d'expositions itinérantes bilingues); enfin de nombreuses erreurs de français auraient dû être éliminées.

Andrée LAPOINTE

*Département d'histoire,
Université Laval.*

Luc COURSOL, *Un diocèse dans les cantons du Nord: histoire du diocèse de Mont-Laurier*, Mont-Laurier, Évêché de Mont-Laurier, 1988, 482 p.

Est-ce que *Recherches sociographiques* va maintenant « descendre » jusqu'à publier des comptes rendus de monographies diocésaines ou paroissiales de type traditionnel, que les Anglais qualifient d'« histoires de clocher », ce qui connote le sommet du mépris? Je ne le crois pas. Mais il faut tout de même qu'une exception vienne confirmer la règle, car l'*Histoire du diocèse de Mont-Laurier* de Luc Coursol est un modèle du genre. Certes, elle reste dans le genre: l'occasion est celle du 75^e anniversaire du diocèse (1913-1988); tout y passe, chaque évêque, chaque communauté, chaque mouvement, chaque paroisse; l'éloge bien senti et l'engagement ecclésial sont toujours de rigueur. Mais tout cela est fait si intelligemment qu'on sort de la lecture avec le double sentiment de mieux connaître un coin de pays dont on entend peu souvent parler (il n'y a ni constituante universitaire ni même de cégep, ces hauts lieux de culture, dans toute la région), et d'avoir parcouru l'ensemble de l'histoire de l'Église québécoise depuis 1870, vue sur le terrain, en quelque sorte.

Des origines économiques du territoire, avec les chantiers puis la colonisation du curé Labelle, on retrace l'établissement successif des paroisses qui atteindront le nombre de 58 en 1978 pour 70 000 fidèles. L'histoire permet aussi de suivre la formation du diocèse en 1913, à la suite d'une lutte épique entre Nominingue et Rapide-de-l'Original pour obtenir le siège de l'évêché. Grâce aux démarches énergiques du curé Génier (qu'une coquille transforme en Grenier, p. 75), c'est ce dernier qui obtient successivement le palais de justice, le terminus du